

Alain LE BLOAS, *La Gloire de La Tour d'Auvergne. Une histoire de l'admiration au XIX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2022, 368 p.

De prime abord, on pourrait dire que c'est un assez étonnant ouvrage que publie aux Presses universitaires de Rennes Alain Le Bloas, sous le titre, *La Gloire de La Tour d'Auvergne. Une histoire de l'admiration au XIX^e siècle*¹⁷. Pourquoi étonnant ? Parce qu'il pourrait sembler curieux, si l'on ne consacrait pas un minimum de temps à entrer dans le cœur de l'œuvre, de rédiger 368 pages autour (autour, et non pas « sur », on va évidemment y revenir) d'un personnage qui, à vrai dire, a sans doute laissé un nom dans l'histoire (c'est même une grande partie du thème qui est ici développé) mais dont l'impact, le rôle, l'importance réelle qu'il représenta dans le cours des événements historiques – et quels événements puisqu'il ne s'agit ni plus ni moins que de la Révolution française – furent au bout du compte fort minces : une brève campagne en Savoie en 1792, une autre, un peu plus longue, dans les Pyrénées en 1793, face aux troupes espagnoles dont on ne saurait dire qu'elles représentaient un front majeur ni qu'elles aient vraiment mis la République en danger, puis dix-huit mois de captivité en Angleterre, un travail d'érudit sur les origines du peuple breton et notamment sur sa langue, travail intéressant quand on le considère dans le contexte de l'époque, mais aujourd'hui, sur un plan scientifique, complètement obsolète, enfin un engagement volontaire comme simple soldat dans l'armée de la République, à un âge (56 ans) où il aurait pu, et sans doute dû, aspirer à un légitime repos, engagement suivi d'une mort héroïque (mais c'est par dizaines de milliers que l'on pourrait compter à cette époque les morts « héroïques ») dans l'armée du Rhin commandée par le général Moreau.

Au total, fort peu de choses. Certes, la matière d'une recherche historique ne se mesure pas forcément à l'épaisseur de son sujet, du moins à son épaisseur sensible et évidente. Alain Corbin nous l'a bien montré, depuis l'histoire du son dans les campagnes (*Les cloches de la Terre*, 1994, nouv. éd. 2023), des odeurs (*Le miasme et la jonquille*, 1982, nouv. éd. 2016) jusqu'au récit de la vie, si l'on peut dire, d'un parfait inconnu auprès duquel La Tour d'Auvergne fait figure de héros olympien (*Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot*, 1998). Tout de même, on pourrait s'interroger sur la nécessité de consacrer un ouvrage, sauf si l'on voulait écrire un roman, à un personnage dont la trace dans l'histoire reste d'une minceur évidente, si l'on ne se référait pas au sous-titre *Une histoire de l'admiration au XIX^e siècle*. Car c'est bien de cela, et uniquement de cela, qu'il s'agit.

Car « l'admiration » d'un héros, masculin ou féminin, proposée aux foules, ou même aux seules « élites », n'a nul besoin d'un support réel, d'une biographie

17. L'ouvrage constitue la version éditoriale d'une thèse soutenue à Brest (Université de Bretagne occidentale) en 2019, sous la direction de Laurent Le Gall. L'auteur a publié plusieurs articles, notamment sur la mémoire de la Révolution française.

pleine et majeure. Certes, ce dernier cas offre davantage de facilités. L'auteur de ces lignes, compte tenu de son âge, a feuilleté dans son enfance nombre de ces beaux albums *in quarto* (illustrés !) fièrement intitulés, *Lyautey*, *Joffre*, *Bonaparte* (version républicaine), *Napoléon* (version impériale), et même *Pétain* (édité avant août 1944...), ou *Lavoisier*, *Pasteur*, *Victor Hugo*, etc. Mais, à leurs côtés, la littérature ou populaire ou « enfantine » proposait à « l'admiration » nombre de « héros » bien plus vaporeux, ceux que l'on trouve par exemple dans *Les belles histoires de l'Oncle Paul*. Après tout, le plus grand succès de librairie, si l'on peut dire, du Moyen Âge, fut *La Légende dorée* de Jacques de Voragine qui présentait à l'admiration du peuple chrétien des dizaines de « saints » et « saintes » dont les « aventures » demeuraient de pure fiction ou qui, pour une bonne part, n'avaient jamais existé.

Donc, *La Tour d'Auvergne*. L'ouvrage est divisé en cinq parties, selon un plan en partie thématique mais surtout chronologique. La première (« Les dernières années de la vie de La Tour d'Auvergne ») vise l'histoire du héros *ante mortem* et pose les bases qui vont être à l'origine du culte, aussi minces soient-elles, bases militaires comme érudites, accompagnées de l'identification des tout premiers « admirateurs ». Cette partie se conclut logiquement par le récit de la mort du héros.

La seconde partie (« La longue héroïsation du Premier grenadier, 1800-1841 ») est sans doute la plus importante et la plus ambiguë. 1841 étant la date du « Retour des cendres » et donc l'apogée du premier « culte impérial », culte lié, assez obliquement, à la célébration du Premier grenadier. Elle aborde les problèmes les plus difficiles. « Normalement », la mort de La Tour d'Auvergne aurait dû être suivie à plus ou moins brève échéance par l'entrée dans l'oubli. Il n'en fut rien, malgré le peu d'enthousiasme du tout puissant Napoléon pour le culte naissant, Napoléon empereur prenant au fil des ans de plus en plus de distance avec le souvenir de la République. Pis encore : les quinze années de la Restauration auraient dû, en toute logique, achever l'effacement. Et il n'en fut rien. Bien au contraire, les dix premières années de la monarchie de Juillet affirmèrent définitivement les fondamentaux du « culte ». C'est bien ce paradoxe qu'il faut éclaircir, ce que fait l'auteur dans toute la mesure du possible. Comment donc, indépendamment, voire contre les autorités de l'État (certes, notons bien que ni Napoléon, ni la Restauration n'ont la moindre ressemblance avec un régime totalitaire contemporain), va-t-on voir se constituer, à bas bruit, par la pression de groupes sociaux identifiables, un contexte d'admiration dont les raisons politiques, sociales, culturelles sont tout à fait explicables ?

La troisième partie (« La Tour d'Auvergne, héros poliade de Carhaix et grand homme de la Bretagne »), n'offre donc pas les mêmes difficultés. À partir du moment où le « culte » s'est installé, il est logique de le voir se développer principalement dans un ancrage local, Carhaix d'abord, sa ville natale (sa *probable* ville natale), puis la Cornouaille et Quimper, le héros étant proposé à l'admiration de sa « petite patrie » inséparable toutefois de la « grande ». C'est ce dernier point qu'explore la quatrième partie, « La Tour d'Auvergne, héros militaire, héros national ». Héros

de l'armée ? De laquelle ? Moins de celle du régime socialement et politiquement ambigu de Napoléon III que de celle de la Troisième République installée, après 1879, une République dont les références sont bien davantage celles de la Révolution, Consulat compris si l'on veut, que de l'Empire. Notons toutefois que, sous le Second Empire, l'importance de Michelet, un opposant et le père de l'histoire « patriotique » dans le développement du complexe d'admiration, est fortement mise en évidence. Il n'est pas étonnant qu'une forme d'acmé du « culte » d'un héros purement républicain se soit située à l'époque de la république radicale et surtout du ministère du général André, seul ministre de la Guerre ayant vraiment tenté, avec un résultat médiocre, de « républicaniser l'armée », au début du ^{xx}^e siècle. Du plus grand intérêt, la comparaison, repérée dès l'époque, entre La Tour d'Auvergne et un « héros » encore moins connu, Collignon, ancien préfet, conseiller d'État, engagé volontaire comme simple soldat à 58 ans, incarnation de la République associée indéfectiblement à la patrie – et mort au combat comme La Tour d'Auvergne, en 1915, « au champ d'honneur ».

Enfin, la cinquième partie (« L'admiration comme conflit ») confronte le récit légendaire, d'une part, à la démarche historique et scientifique, tant sur la réalité de la vie de La Tour d'Auvergne que sur le statut de ses œuvres « celtiques », d'autre part, à la position du « héros » défunt et sanctifié vis-à-vis des conflits et prises de positions politiques, religieuses, scientifiques, patriotiques caractéristiques de la France du ^{xix}^e siècle. Que les théories de La Tour d'Auvergne sur le celtisme et le « bretonisme » soient aujourd'hui obsolètes n'a vraiment rien de surprenant ; elles sont de leur époque, comme, à divers moments de l'histoire humaine, le géocentrisme, l'éther et « la nature a horreur du vide ». Il ne fut pas le seul, très loin de là, à attribuer les mégalithes aux druides et aux Gaulois – légende tenace puisqu'elle peut encore aujourd'hui constituer un des thèmes humoristiques de base des aventures d'Astérix : l'humour n'est efficace que s'il repose sur un minimum d'existence de représentations mentales afférentes. Quant à l'effacement dès l'entre-deux-guerres d'une situation d'admiration collective du « héros de Carhaix », il n'est pas bien compliqué de l'expliquer. Même des personnalités soutenues par le filet mental de la religion, ce qui n'est pas le cas de La Tour d'Auvergne, sont peu à peu usées par le temps.

Chaque partie se termine par une conclusion partielle, l'ouvrage se fermant par une conclusion générale. Au total, le livre vise à démontrer comment se focalise autour de groupes, de communautés de pensée ou d'action, un processus « d'admiration », appuyé sur le livre, le journal, les illustrations, les statues (dans un siècle féru de « statuomanie »), les cérémonies, périodiques ou non, processus qui a diverses fonctions, surtout celle de lien, de ciment, de support à projet, d'étincelle propre à déclencher le mouvement d'imitation, comme aurait pu dire Gabriel Tarde. Si vous voulez être vertueux, imitez les vertus du « Grand homme ». Que ce foyer soit un homme au destin malgré tout modeste n'a pas une importance considérable.

Le tout est de s'entendre, d'être d'accord sur le but et l'objet. D'ailleurs les « héros » majeurs sont souvent beaucoup trop clivants pour remplir la même fonction. C'est bien ce que l'ouvrage entreprend, avec succès, de démontrer. On pourra peut-être un peu regretter l'absence de comparaison avec les formes modernes de l'admiration, simplement évoquées en quelques lignes trop courtes en extrême fin de conclusion : la mise en parallèle de l'admiration pour La Tour d'Auvergne avec les incroyables, les stupéfiantes funérailles de Johnny Hallyday, citées ici en deux lignes, n'aurait manqué ni de saveur, ni d'enseignements. On regrettera aussi l'absence en annexes d'une chronologie qui eût été fort utile.

Jean-François TANGUY

Jean MARTIN, *Triste XIX^e siècle pour les Côtes-du-Nord*, 2022, Pabu, A l'ombre des mots, 318 p.

Jean Martin, fin connaisseur de l'histoire costarmoricaine, de ses notables comme de l'industrie textile en Bretagne, donne le ton avec le titre de son dernier ouvrage : déclin, difficultés économiques, disettes, conditions de vie difficiles, misère, exode démographique entre 1815 et 1914 dressent un portrait accablant et bien peu enviable d'un département qui mise aujourd'hui sur l'attractivité après un long « trou noir », pour reprendre l'expression de Roger Toinard. Pourtant la lecture est réjouissante : le constat est solidement et finement posé, analysé, nuancé, explicité, sources à l'appui. L'exploitation fouillée des séries d'archives publiques conservées aux Archives départementales des Côtes-d'Armor permet de prendre la mesure de la situation économique et sociale et des disparités géographiques sur le territoire, mais aussi de comprendre les orientations et les limites de l'action publique et des initiatives privées dans la recherche de solutions. La presse locale offre des témoignages et des exemples éclairants. Divers travaux historiques complètent et contextualisent le propos. Chaque thématique dispose ainsi de nombreuses références bibliographiques et archivistiques.

Ces thématiques sont abordées en six chapitres : après un premier chapitre consacré aux habitants, l'activité économique est successivement étudiée au travers de l'agriculture et du textile principalement, sans négliger les autres secteurs ; l'avant-dernier chapitre est consacré aux efforts de modernisation tandis que le phénomène migratoire clôt l'ouvrage.

En un siècle, les Côtes-du-Nord sont passées du premier au troisième rang des départements bretons en nombre d'habitants. L'analyse plus fine des tendances démographiques révèle une décroissance entre le Second Empire et 1914, ainsi que des évolutions différenciées d'un canton à l'autre. La population vit, voire survit, dans des conditions difficiles et dans une pauvreté que la charité individuelle et la bienfaisance, organisées par le clergé ou par les pouvoirs publics, ne parviennent pas à juguler. Pour quantifier et comprendre l'évolution de cette misère, J. Martin